EL
E

IÈME. TRIMESTRE 1956 3e Année - N° 10

CAHIERS
DU CERCLE ERNEST RENAN

POUR LIBRES RECHERCHES
D'HISTOIRE DU CHRISTIANISME

TRIMESTRIELS

Jean le Baptiseur ..... Georges ORY

CERCLE ERNEST RENAN
Président fondateur : P. Alfaric
3, *Rue Récamier, PARIS VII*e
C. C. P. Paris 10.606-47

Le Numéro isolé : 130 francs

ORIGINE ET BUT DU CERCLE ERNEST-RENAN

Le « Cercle Ernest Renan pour libres recherches d'histoire du Christianisme » est né de propos familiers échangés entre amis sur la genèse de l'Eglise, sur certains aspects de son histoire et sur ses tendances actuelles. Il nous est vite apparu qu'il serait opportun de nous rencontrer à intervalles réguliers et de nous adjoindre des camarades animés du même esprit qui deviendraient, en toute cordialité, des collaborateurs. Ainsi a été élaboré, dès 1950, un premier programme destiné à une publicité restreinte, dont l'extrait suivant donne la substance :

« Nous sommes quelques-uns à penser qu'il serait opportun de constituer un groupe vivant et agissant, destiné à faciliter les échanges de vues et de renseignements, les recherches personnelles et la diffusion des résultats acquis, en tout ce qui concerne les origines lointaines ou proches du Christianisme, les facteurs de son évolution, la nature et la portée de son rôle social.

« Un tel organe de liaison peut être en tout temps très utile. Nous le jugeons, aujourd'hui, indispensable. D'une part, en effet, l'Eglise se montre plus entreprenante et novatrice que jamais. D'autre part, des documents inédits comme ceux des manuscrits, vraisemblablement esséniens, découverts depuis peu à l'ouest de la Mer Morte, viennent s'ajouter à ceux que nous ont déjà livrés d'autres découvertes du même genre et aux innombrables écrits, depuis longtemps connus, qui restent encore enveloppés de mystère.

« En raison du programme envisagé, notre groupe s'intitule « Cercle Ernest Renan », comme d'autres Cercle Descartes, Cercle Claude Bernard, Cercle Anatole France, Cercle Paul Langevin. Il n'a pas plus l'intention de s'en tenir à la pensée de Renan que ses pareils à celle de Descartes et de Claude Bernard, de France et de Langevin. Il veut seulement se mettre, comme eux, sous le patronage moral d'un grand esprit qui donna un bel exemple de pensée libre, de recherche audacieuse, de dévouement à la science, et qui serait le premier aujourd'hui à vouloir se dépasser lui-même.

« Tous ceux que ce programme attire seront chez nous les bienvenus. Tous sont invités à nous dire leurs désirs, à nous proposer leurs suggestions, à nous faire bénéficier de leur collaboration.

« Nos réunions seront en principe, mensuelles. Nous en donnerons un aperçu sommaire dans un « Bulletin » paraissant tous les mois.

« Par son intermédiaire, nous nous tiendrons en liaison étroite avec ceux de nos adhérents qui ne pourraient assister aux réunions. Il nous sera donc possible de recruter des adhésions en province et de constituer ainsi à travers le pays un bloc puissant d'esprits libres capables de se prononcer en connaissance de cause sur la vie et l'action des croyances communes. »

L'appel fut entendu par beaucoup et nous amena des adhésions nombreuses dont la liste n'a cessé de s'allonger et donne un total déjà imposant.

HYPOTHÈSE SUR

JEAN LE BAPTISEUR

par Georges ORY

Les récits de naissance de Jean-Baptiste et de Jésus

L'Evangile de Luc est le seul à donner le récit de la naissance de Jean-Baptiste. Quoique antérieure au récit de la naissance de Jésus, cette introduction à l'Evangile (1) n'est pas primitive ; elle marque sans doute l'effort qui fut tenté et réussi pour faire de Jean un prophète juif.

Au temps du roi Hérode, nous dit-on, l'ange Gabriel apparaît au prêtre Zacharie ; celui-ci et sa femme Elisabeth sont très âgés. L'ange annonce à Zacharie qu'un fils lui naîtra, qu'il sera rempli d'esprit divin, qu'il sera consacré au Seigneur et marchera devant Dieu avec la puissance d'Elie, qu'il s'appellera Jean.

Cette annonciation n'est qu'une version de traditions populaires juives ou de légendes bibliques qui avaient servi précédemment à illustrer la naissance d'Isaac (Gen. XVII, 15-21), de Samson (Jug. XIII, 2-24) et de Samuel (I, 1-23).

Ainsi, nous sommes prévenus que Dieu a rendu féconds Zacharie et Elisabeth et qu'il remplira Jean d'esprit saint « dès le sein de sa mère ». Selon le judaïsme post-biblique, Dieu commandait à un ange, lors d'une conception, de participer à la naissance de l'enfant en lui apportant un esprit mais les rabbins discutaient sur le moment auquel cet apport divin avait lieu. Etait-ce à la minute même de la conception ou plus tard, pendant la grossesse ? D'après le récit de Luc, c'est au cours du sixième mois.

Pour Luc, il n'y a pas naissance miraculeuse par l'opération du saint Esprit mais une naissance selon les lois ordinaires de la nature. Par contre, l'esprit saint qui animera Jean sera « la puissance d'Elie ». Jean sera donc une réincarnation d'Elie (2).

Personne n'en douta par la suite car l'évangéliste Matthieu (qui n'a pas raconté la naissance de Jean) a tenu cependant à l'identifier à Elie en le présentant « vêtu de poil de chameau

(1) Elle constitue le Chapitre I de l'évangile de Luc.
(2) D'après les croyances juives, Elie devait paraître au début des temps messianiques.

avec une ceinture de cuir autour des reins » et en faisant dire par Jésus lui-même que « Jean est Elie ».

Les ressemblances vont d'ailleurs beaucoup plus loin.

Elie, qui vivait sur la rive orientale du Jourdain, comme Jean, prenait pour retraite le lit d'un torrent, faisait tomber la pluie ou reculer les eaux du fleuve pour le traverser à pied sec ; Elie, qui disposait ainsi des eaux, ressemble fort à un baptiseur.

Il disposait aussi du feu céleste, soit pour enflammer son holocauste, soit pour détruire ses ennemis et il fut enlevé au ciel sur un char de feu traîné par des chevaux de feu. Il fut peut-être assimilé au soleil (Elisha est très voisin d'Hélios). Jean, salué du titre de « soleil levant » annonça le baptême de feu, c'est-à-dire la fin du monde par le feu et — selon les écritures mandéennes — il fut enlevé au ciel.

Elie menait une existence ascétique, il était consacré au Seigneur, il n'entrait dans les villes que pour porter le message toujours très bref de Yahweh et il s'en allait brusquement. Il combattit le roi Achab qui avait épousé *une princesse* de Tyr, c'est-à-dire une femme d'une autre religion, Jezabel, laquelle avait juré de le faire mourir. La scène ressemble fort à l'opposition de Jean-Baptiste envers Hérode et à la haine que lui vouait Hérodiade, la nouvelle épouse d'Hérode.

Elie se prépara un successeur dans la personne d'Elisée qu'il oignit comme Jean baptisa Jésus qui devait lui succéder.

Enfin Elie multiplia le pain de la veuve de Sarephtha et ressuscita son enfant, mais les miracles analogues que devait accomplir Jean sont attribués à Jésus dans nos textes actuels.

⁂

Dans l'Evangile selon Luc, l'annonciation de Gabriel à Marie suit celle faite à Elisabeth mais ce passage est une interpolation destinée à donner des détails sur la naissance de Jésus ; ces détails faisant défaut, on les emprunta au récit concernant Jean-Baptiste.

Avant d'être modifié, le texte de Luc (I. 26-52) donnait à peu près le récit suivant :

Au sixième mois de la grossesse d'Elisabeth, l'ange Gabriel fut envoyé par Dieu non pas à Nazareth près de Marie (I. 26) mais dans la maison de Zacharie et salua Elisabeth. Celle-ci sentit alors tressaillir l'enfant dans son sein et fut elle-même remplie d'esprit saint. Elle se mit à dire le Magnificat qui fut, par la suite, attribué à Marie.

Puis, quand son terme fut arrivé (I. 57), Elisabeth donna naissance à Jean.

Le récit de la naissance de Jésus (calqué sur celui de Jean) constitue une interpolation (1).

(1) A été interpolé le passage suivant : I. 26 (à partir de « une ville de Galilée » jusqu'à I. 40 (dans la maison de Zacharie). — Le nom de Marie a remplacé celui de l'ange en 41, et celui d'Elisabeth en 46. Le verset I. 56 a été ajouté.

Il en est de même du Chapitre II concernant la visite des bergers, la présentation de Jésus au Temple, la démonstration de sa haute intelligence devant les docteurs rassemblés. Cette interpolation commence en I. 80 (« Or, le petit enfant croissait... ») et se termine en II. 52 (« en sagesse, en stature et en grâce devant Dieu et devant les hommes »).

Zacharie prophétisa que son fils Jean serait le prophète du Très Haut, qu'il marcherait devant Dieu pour préparer ses voies, qu'il était le soleil levant ; personne ne lui est comparé, il n'est le précurseur de personne mais l'annonciateur de Dieu.

Nulle part il ne devait être question de Jésus dans le début primitif du III[e] Evangile ; celui-ci continuait en rappelant la manifestation de Jean-Baptiste (qui fait l'objet de l'actuel 3[e] chapitre... « La quinzième année du règne de l'empereur Tibère... la parole de Dieu fut adressée à Jean, fils de Zacharie, dans le désert... »

Matthieu dit simplement : « En ces jours-là parut Jean-Baptiste... » tandis que Marc se borne à indiquer : « Jean-Baptiste parut dans le désert ».

Seul, Luc donne la seule date historique qu'on puisse trouver dans les écrits évangéliques ; cette date se rapporte à Jean, non à Jésus, ce qui devrait paraître extraordinaire à tout lecteur attentif.

⁂

Le baptême de Jésus par Jean

Le récit du baptême de Jésus par Jean (1) a été, de toute évidence, complètement bouleversé. La scène est importante car elle représente l'unique rencontre qui ait jamais eu lieu entre les deux personnages ; en effet, après le baptême au Jourdain, Jean meurt et Jésus continue son œuvre en se rendant « en esprit » en Galilée.

On a remarqué depuis longtemps combien le baptême de Jésus par Jean était paradoxal mais la surprise est encore plus grande quand on constate que Jésus, qui doit apporter le baptême d'esprit, demande à le recevoir de Jean, lequel vient d'annoncer que c'est Jésus qui le donnera.

En venant réclamer l'Esprit saint, Jésus prouve qu'il ne le possédait pas encore ; il est donc différent du Jésus qui devait être (comme Jean) pénétré de l'Esprit dès le sein de sa mère ; il est né comme les autres hommes et n'a pas encore été distingué par Dieu ; il ne va l'être que par le baptême quand la colombe descendra sur lui. Ce Jésus n'a pas été conçu du saint Esprit, il n'est pas né d'une vierge, il a été un homme en qui Dieu s'est révélé au cours d'un rite accompli par Jean.

Cette représentation est également en contradiction avec l'idée paulinienne de la préexistence du Christ.

---

(1) Marc I, 9-11 — Matthieu III, 13-17 — Luc III, 21-22.

De son côté, Matthieu (1), fort gêné devant cette scène de baptême, fait dire par Jean à Jésus : « C'est à moi d'être baptisé par toi et c'est toi qui viens à moi ! » ce qui lui permet de faire répondre par Jésus : « Laisse faire. » Matthieu a modifié le texte primitif pour qu'on ne puisse pas croire que Jésus avait besoin du baptême de repentance et de la rémission de ses péchés.

Quant à Luc, qui réduit la scène à une simple allusion, il fait dire à la voix céleste : « Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui », citation du Psaume II (v. 7) ; cette adoption tardive, incompatible avec une naissance surnaturelle, était — quoique divine — provoquée par le baptême de Jean.

L'Eglise a mis longtemps à protester mais elle s'y est décidée en 553, au concile de Constantinople : « Qu'il soit anathème celui qui croit que Christ a été baptisé comme un simple homme au nom du Père, du Fils et du saint Esprit et que, par ce baptême, il a reçu la grâce de l'Esprit saint et la capacité d'être Fils. »

Voici Matthieu et Marc condamnés et... pourtant... la christologie primitive fut très probablement adoptianiste.

***

Les récits du fameux baptême sont contradictoires et incohérents ; de plus, celui donné par le IV[e] Evangile est interpolé de I. 29 (« voici l'agneau de Dieu »...) à I. 36 (« Voici l'agneau de Dieu »...), l'agneau ayant remplacé le dieu ou le Fils de Dieu.

D'après le livre des *Actes* (XVIII. 24...), un juif d'Alexandrie Apollos arrive à Ephèse ; c'était un homme très versé dans les Ecritures, il avait été instruit de la voie de Seigneur et enseignait avec exactitude ce qui concernait Jésus *quoiqu'il ne connût que le baptême de Jean* (2). Pour le rédacteur tardif de ce passage, il était surprenant qu'on puisse connaître « ce qui concerne Jésus » sans connaître le baptême d'esprit mais cela ne l'empêchait pas de relater qu'Apollos prêchait avec succès la doctrine du Royaume de Dieu. Tel était du moins le texte primitif des Actes en cet endroit.

Mais un correcteur passa par là et interpola dans le texte un passage qui va de XVIII, 26 (« Il se mit à parler avec hardiesse ») à XIX, 8 (« et se mit à parler avec hardiesse ») ; ce complément est une interpolation avec reprise qui a eu pour conséquence de faire attribuer à Paul (cité à la fin de l'enclave) l'enseignement que donnait Apollos dans l'école de Tyrannus à Ephèse.

L'interpolation avait pour but de faire compléter les connais-

(1) Nous disons Matthieu pour la simplicité du raisonnement. En réalité, nous parlons du rédacteur qui a corrigé l'évangile attribué à Matthieu.

(2) Baptême d'eau, non d'esprit.

sances d'Apollos par Priscille et Aquilas qui devaient lui exposer en détail la voie de Dieu telle que le comprenaient les judéo-chrétiens, ce qui est d'ailleurs incompatible avec la rupture qui eut lieu entre ceux-ci et Apollos d'après le texte primitif (XIX, 9).

La manipulation du récit ne s'arrêta pas là ; un second correcteur voulut donner un autre exemple de vrai baptême chrétien. Il intercala une deuxième interpolation dans la première ; cette fois, il fallait compléter l'instruction religieuse de douze disciples qui, malgré leur titre de disciples, n'avaient jamais entendu parler de l'Esprit saint, ni par conséquent n'avaient été baptisés en son nom ; ils n'avaient reçu que le baptême de Jean. « Paul leur imposa les mains et l'Esprit saint descendit sur eux » ; mais il s'agit là d'une pieuse forgerie car Paul avait affirmé antérieurement (en I Cor. 14-17) qu'il n'avait baptisé personne et qu'il se bornait à prêcher l'Evangile.

Le baptême au nom de Jésus paraît assez tardif. Les Evangiles synoptiques ne disent nulle part que Jésus ait baptisé. L'Evangile selon saint Jean dément que Jésus ait baptisé (IV, 2) et déclare que, seuls, ses disciples baptisaient.

Le baptême d'esprit est venu longtemps après le baptême de Jean, très probablement au IIe siècle, après le baptême au nom de Jésus, lequel était nécessairement inconnu de Jean.

Il fut donc indispensable d'ajouter aux Evangiles qui les ignoraient ces deux baptêmes qui fusionnèrent ensuite et devinrent le baptême au nom de la sainte Trinité (1). Dans ces conditions, il n'est pas étonnant que le baptême primitif de Jean ait été complètement perdu de vue, oublié, enfin regardé comme un rite absolument étranger au christianisme.

Le bapteme mandéen de Jean

Pouvons-nous cependant essayer de comprendre la signification du baptême johannique primitif ?

Reportons-nous un instant à notre étude sur « l'Enfant Divin » (2), dieu créateur dont la demeure habituelle est l'eau. Il dit à l'ermite : « Je suis ton aïeul, l'être primordial qui confère la vie, l'homme primordial... » Ce mythe ne se retrouve-t-il pas ailleurs que dans l'Inde ?

La littérature mandéenne a gardé la trace d'un récit qui procède de la même inspiration et nous rapproche du baptême chrétien.

Selon la *Ginza* (190-196) le dieu Manda d'Haije se présente au Jourdain sous l'apparence d'un enfant de trois ans et un jour ; Jean est là, il exerce son ministère depuis quarante-deux ans. L'enfant le salue et lui demande avec insistance d'être baptisé. Après avoir hésité longuement, Jean s'y résout ; il

(1) Seul, Matthieu (XXVIII, 19) — dans un passage ajouté ultérieurement à son Evangile — attribue l'institution du baptême à Jésus mais non pas au Jésus vivant ; il la prête au Jésus ressuscité, nouveau miracle qui a convaincu maints historiens.

(2) Voir Bulletin E. Renan, n° 37, de Juin 1956.

accomplit le rite de l'ouverture des eaux, descend au fleuve, étend les bras et reçoit Manda d'Haije.

Les eaux du fleuve se précipitent à la rencontre du jeune dieu avec une force telle que Jean a peine à se tenir debout mais l'enfant regarde le Jourdain et les flots s'arrêtent, reculent et Jean constate avec stupeur que le lit du fleuve est à sec. Manda d'Haije n'en réclame pas moins le baptême et veut remonter avec Jean le lit du Jourdain jusqu'à la mer du Monde. Les poissons ouvrent la bouche et les oiseaux leur bec sur les bords de la mer et ils chantent : « Béni sois-tu Manda d'Haije ! Béni et loué soit le lieu d'où tu viens et où tu vas ! »

Instruit par ce miracle, Jean comprend qu'il se trouve devant Celui au nom duquel il administre le baptême de Vie, au nom de Celui qui s'est révélé à lui, « au nom du Futur qui doit venir », au nom du Manâ (esprit) qui doit être révélé. Jean demande alors au dieu de le baptiser : « Maintenant, *mets sur moi ta main de Vérité* et ta grande droite des guérisons, prononce sur moi (le nom) de la « Première Vie ». Mais Manda d'Haije le prévient que le baptême qu'il donne est le salut par la mort à ce qui est terrestre : « *Si je pose sur toi ma main,* tu te sépareras de ton corps. »

Jean accepte la mort pour connaître « le grand fruit de la Lumière, l'eau d'où jaillit le feu vivant que la vie habite ». *L'enfant divin retire à Jean son vêtement de chair et de sang pour le couvrir du vêtement de splendeur et le coiffer du turban de lumière.* Des deux rives de la mer du monde de lumière Jean aperçoit sa dépouille terrestre sur laquelle se rassemblent les poissons et les oiseaux et il récite la prière bien longue qu'il tient du dieu. Manda d'Haije le recouvre de sable. Ensuite est donnée la description des étapes de la montée de Jean au ciel.

Dans ce récit, Manda d'Haije (le Sauveur) est à l'opposé de la conception chrétienne du Messie ; certains critiques ont reconnu qu'il était un avatar du vieux dieu babylonien Mardouk qui délivre le Monde du Chaos (ce qui s'accorde avec la présence d'éléments assyro-babyloniens dans les plus anciens textes mandéens).

Pour maints auteurs — qui ont étudié le mandéisme sans faire la distinction entre ce qu'il contient d'antérieur au christianisme et ce qui fut ajouté à ses écrits primitifs — la priorité des textes serait chrétienne. Cette affirmation mérite d'être révisée car maints indices suggèrent au contraire l'emprunt et la modification (pour ne pas dire la destruction) par les catholiques des textes et traditions des mandéens.

Avant toute discussion, les critiques orthodoxes objecteront d'une part, qu'il n'est nullement question dans les évangiles d'un recul des eaux du Jourdain, d'autre part que le baptême chrétien n'était pas le prélude à la mort, qu'enfin Jésus n'y apparaissait pas sous la forme d'un enfant. On aurait tort, semble-t-il, de trop s'attacher à ces arguments.

En effet, si le trait du Jourdain dont le cours s'arrête pour

laisser son lit à sec (1) a disparu des récits évangéliques, il revient avec fréquence dans l'iconographie du baptême chrétien. On le trouve également dans deux hymnes pour l'Epiphanie d'Ephrem le Syrien. Par l'*Itinéraire* du pèlerin Antoine de Plaisance (vers 570), nous savons qu'une croix de bois marquait, dans le Jourdain, l'endroit où le fleuve se retira devant Jésus. De même la chronique d'Alexandrie (VII^e siècle) rapporte qu'au moment du baptême, les eaux du Jourdain ont reculé : « Le Seigneur ordonne à Jean de dire au fleuve : « Arrête, le Seigneur est venu vers nous » et le Jourdain s'arrête aussitôt (2).

Ainsi, depuis les premières représentations du baptême jusqu'au VII^e siècle au moins, l'Eglise a fort bien connu un détail mythique du baptême qui ne figurait pas (ou plus) dans les évangiles.

Le baptême reçu par le Jean-Baptiste mandéen, pourrait-on penser, a précédé de peu la disparition du prophète ; c'était le sacrement de l'immortalité au seuil de la mort, tandis que le baptême du Jean, précurseur de Jésus, ne procurait que la repentance et la rémission des péchés. On reconnaîtra cependant qu'après la scène évangélique du baptême entre Jean et Jésus, Jean disparaît, son rôle est terminé ; c'est Jésus qui prend sa place ; la coïncidence est tout de même troublante.

Elle l'est davantage quand on lit dans Luc (I. 66) à la fin du récit sur la naissance de Jean : « Tous disaient : que sera donc cet enfant ? Et, en effet *la main du Seigneur était sur lui.* » L'expression est mandéenne.

On ne saurait oublier non plus que l'idée de mort a été primitivement associée à celle de baptême. On lit dans l'Epître aux Romains (VI, 3-4) : « Nous qui avons été baptisés en Christ, nous avons été baptisés en sa mort. Nous sommes ensevelis avec lui en sa mort par le baptême afin que comme Christ est ressuscité des morts par la gloire du Père nous aussi marchions dans une vie nouvelle. » L'idée est bien celle d'une mort du Christ lors du baptême et ne s'explique nullement par la crucifixion.

Le récit actuel du baptême d'un Jésus adulte et le texte de Luc (III, 23) disant que Jésus avait trente ans lors de son baptême ne concordent pas avec certaines fresques de la fin du II^e siècle, certains ivoires et quelques sarcophages ornés de la scène du baptême. Le Jésus baptisé y est représenté comme un enfant. Bien plus, Jean-Baptiste est souvent montré posant sa main sur la tête du jeune Jésus. Or, ce geste qui est devenu chez les chrétiens « l'imposition des mains » faisait partie, chez les Mandéens, de la cérémonie même du baptême. Ici le Jésus chrétien rejoint Manda d'Haije, l'enfant divin, être primordial.

Le rapprochement entre Jésus et le dieu mandéen est beau-

---

(1) Ce trait légendaire peut indiquer que Moïse et Josué comme ce Theudas dont parle Josèphe (Antiq. XX. V, 1) étaient des baptiseurs.

(2) On ne saurait faire état, pour ou contre, de certains Psaumes (notamment 114.3) dont on ne sait ni l'origine, ni la date.

coup plus saisissant dans l'Evangile de Thomas où l'enfant Jésus affirme qu'il en sait plus que les hommes parce qu'il existe « avant les âges » et dans l'Evangile du pseudo-Matthieu où il déclare qu'il n'a pas de père selon la chair et qu'il existait « avant la Loi ».

En maints endroits du Nouveau Testament, Jésus est donné comme Seigneur éternel, comme divinité existant depuis toujours : il représente lui aussi l'être primordial, fils du Père ; quelle forme ce dieu-fils pouvait-il revêtir dans l'imagination de ses fidèles ?

Nous avons rappelé plus haut l'indication donnée par Luc sur la date à laquelle Jean-Baptiste reçut la parole de Dieu. Rapprochons-en la déclaration de Marcion : « Dans la quinzième année de Tibère, Jésus Christ, Esprit Sauveur, daigna descendre du ciel. » Il est bien évident que ce Jésus n'est pas un homme mais un éon qui accepte de quitter le divin Plérôme. Luc nous dit pourquoi : pour adresser la parole de Dieu à Jean. L'Evangile de Jean le confirme (I, 6) : Jean fut envoyé par Dieu pour rendre témoignage au Royaume de Lumière. La scène du baptême se passe entre le dieu Jésus et l'homme Jean ; primitivement, elle était comparable au baptême de Jean par Manda d'Haije, elle était gnostique mais — Jésus ayant été pris pour un homme et Jean s'étant élevé au Royaume de Lumière — Jésus devint le héros de l'Evangile.

Jean appelle lui-même notre attention sur la différence qui existe entre « celui qui est de la terre et celui qui est du ciel » (Jn II, 31).

Le Verbe, la Lumière et la Vie

Le Prologue du IVe Evangile mélange deux notions distinctes : le Verbe et la Lumière. Après la démonstration que Delafosse en a donnée (1), on ne saurait valablement prétendre que le préambule n'a pas été retouché en faveur du Verbe. Primitivement, la Lumière seule était en cause mais un interpolateur a voulu la subordonner au Verbe et faire de celui-ci, à la fois, le créateur du monde et l'élément divin désireux de s'incarner dans un corps. Le Verbe est d'origine catholique alors que le premier texte était gnostique. Le Verbe a été introduit dans le Prologue pour combattre le Christ spirituel, le Christ de lumière des préchrétiens, et pour affirmer l'existence d'un Christ de chair.

On a remarqué depuis longtemps que le Verbe avait souvent pris la place et les attributs de la Sagesse et — si celle-ci n'est pas nommée dans le IVe Evangile — c'est peut-être parce qu'elle y figure sous les traits du Verbe dans le Prologue : en effet, les textes nous enseignent que la Sagesse a été créée dès le commencement, qu'elle est auprès de Dieu, qu'elle est un reflet de la lumière éternelle, qu'elle est la lumière, qu'elle réside dans les âmes, qu'elle apporte la grâce. Il existe une

(1) Le IVe évangile, édit. Rieder, 1925, Paris, p. 58 à 72.

si grande affinité entre la pensée de l'évangéliste et les conceptions de la Sagesse qu'on est étonné de l'absence totale de la Sagesse dans son œuvre où elle paraît même remplacée par la Vérité et, probablement aussi, par le Verbe.

Ce Verbe mis au premier plan de l'Évangile n'y reparaît plus par la suite, tandis que la Lumière, dont le préambule nous décrit l'éclat, nous prépare à celle qu'on rencontre non seulement dans le IVe Evangile mais dans les autres écrits chrétiens.

Observons également qu'avant même la Lumière, une autre notion apparaît ou début du IVe Evangile : la Vie qui « est la Lumière des hommes ». Or il ne sera plus parlé de cette Vie dans le Prologue mais on la retrouve dans la suite de l'ouvrage, dans les autres Evangiles, dans les Epîtres, dans les Psaumes :

Le Pain de la Vie (Jn 6.48)
La lumière de la Vie (8.12)
Je suis la Vie (11.25, — 14.6)
La parole de la Vie (I Jn. I,1)
Celui qui possède le Fils possède la Vie (V. 12)
La voie qui mène à la Vie (Mat. 7.14).

La Vie apparaît parfois comme irréelle ou transitoire mais elle doit être abandonnée au profit d'une autre vie, vraie et profonde celle-là : « La Vie d'aujourd'hui et la Vie à venir » (I Tim. 4.8), « la Vie qui existe vraiment » (6.19). Ailleurs, la vie possède une nature céleste ; elle est la Vie du Fils, la Vie de Jésus, la Vie de Dieu, la Vie du Christ.

L'expression caractéristique du Nouveau Testament quand il qualifie la vie est « *éonienne* » ; elle se traduit très souvent par « immortelle » et « éternelle », mais ces interprétations lui donnent un aspect quantitatif et non pas qualitatif ; ce n'est pas la durée de la vie qui est en cause mais sa nature et son origine. La traduction par « éternel » peut être admise s'il s'agit de l'éternité telle que la comprenait Boèce, c'est-à-dire « possédant toute la plénitude de la vie illimitée... à laquelle ne manque rien de l'avenir... à laquelle rien du passé n'a été retiré... »

L'emploi du terme *éon* dans le Nouveau Testament est important. Ce nom est donné en effet à des puissances gouvernant des périodes différentes ou des régions diverses de l'univers. En Eph. 2.2, « l'éon de ce monde » est « le prince de la puissance de l'air » ; en I Ti. 1.17, Dieu est « le roi des éons » ; selon Col. I.26, la révélation donnée aux saints est supérieure à celle donnée aux éons ; en 2 P 3.18, le « jour des éons » n'est pas autre que le « jour du retour du Seigneur » d'où il suit que l'éon, ici, est Jésus (comme dans He. 1.2, I Cor 10.11, Gal. 1.14). En Act. 3.21 et Luc I.70, les prophètes reçoivent leur inspiration de l'éon.

Le christianisme s'est formé dans un milieu gnostique où la doctrine des éons personnels était indiscutée. Clément, Origène, Ignace, Clément d'Alexandrie, Irénée et Hippolyte se réfèrent à cette doctrine. D'une manière générale, le mot éon suggère l'idée d'un être surhumain qui est bon ou méchant, supérieur ou inférieur.

La pensée grecque avait pénétré la religion juive avant l'époque du Nouveau Testament. On trouve le « tourment éonien » dans II Mac. 7.9 ; la « vie éonienne » dans Enoch 10.10, le « jugement de l'éon des éons » en 10.12, le Roi des Eons en 27.3. Le témoignage de Philon peut être ajouté à celui des synoptiques.

D'où peut venir cette Vie, accompagnée de cette Lumière, qu'on rencontre solennellement au début du seul Evangile de Jean ? Pourquoi, mise ici à la place d'honneur, ne sert-elle pas également d'Introduction aux autres évangiles ?

Parce que c'est à la Vie et à la Lumière que Jean venait rendre témoignage. Ce Jean devait être primitivement le Jean mandéen qui croyait à « la grande Vie au nom de laquelle était magnifiée la sublime Lumière » et qui, avec ses frères en Justice et en Vérité, était « fils de la Lumière ». Cette grande Vie était une divinité mandéenne (1).

Jean fut le Christ

Nous avons vu que le *Magnificat* (attribué à Marie lors de la naissance de son fils) était primitivement chanté par Elisabeth qui célébrait ainsi la naissance de Jean.

Ce chant souligne déjà l'importance qu'on attacha tout d'abord à l'apparition sur terre de Jean ; d'autres faits la confirment. L'ange Gabriel fut envoyé spécialement par Dieu pour annoncer à Zacharie que sa femme Elisabeth et lui-même allaient malgré leur grand âge être rendus féconds, qu'un fils allait leur être accordé par Dieu, qu'il serait grand devant le Seigneur, rempli d'esprit dès le sein de sa mère, qu'il convertirait les gens au Seigneur et marcherait devant celui-ci avec la vertu d'Elie.

« Marcher devant le Seigneur Dieu » est une expression hébraïque qui signifie « marcher devant Dieu » en se conformant à sa Loi ; elle n'a jamais voulu dire que Jean serait le précurseur d'un autre prophète. Ainsi, Jean a précédé et annoncé le jugement de Dieu. L'ange Gabriel est venu deux fois consacrer par sa présence et par ses paroles les Vertus divines qui seraient mises en Jean, il est venu faire comprendre que celui-ci serait un Messie, un Christ. Et c'est parce qu'il n'avait pas parlé de Jésus qu'un récit sur la naissance de Jésus fut ajouté au texte primitif.

Il n'est d'ailleurs pas besoin d'insister. Les textes actuels font encore reconnaître par Jésus (Matt. XI. 9, 11. — Luc VII. 27-28) que « Jean est plus qu'un prophète », — que « parmi les hommes il n'en est point paru de plus grand que Jean-Baptiste », que (Matt. XVII, 11-13, — XI, 14, — Mc. IX, 13) Elie est revenu en Jean-Baptiste. S'il n'est pas le Christ, qu'est-ce donc que le plus grand des hommes qui est plus qu'un prophète et qui est Elie ressuscité ?

Et si Jésus le constate, au risque de se diminuer lui-même aux yeux de ses disciples et de la foule, ne serait-ce point parce que ce Jésus n'est pas un homme mais un dieu ?

(1) Ne pas oublier que certains des « Manuscrits de la Mer Morte » appartenaient aux « Fils de la Lumière ».

Du temps de Jean, le peuple « avait l'esprit en suspens et se demandait si Jean ne serait pas le Christ » (Luc III. 15). On se le demanda et on le crut longtemps puisque deux textes des IIIe et IVe siècles reproduisent cette tradition sous une forme qui est à retenir :

— Les Reconnaissances Clémentines (I.60) font allusion à un disciple de Jean qui prétendait que c'était son maître et non Jésus qui était le Christ.

— Ephrem écrivait de son côté (Evang. Concord. Expos.) que les disciples de Jean glorifiaient celui-ci et disaient que Jean était plus grand que le Christ lui-même.

L'Evangile de Marc (VI. 15) reconnaît que l'on confondait Jean et Jésus puisqu'on disait de Jésus : « C'est Elie, c'est un prophète », qualités qui étaient éminemment celles du Baptiste. Cette situation était gênante pour les disciples de Jésus car ils firent poser aux apôtres, par Jésus, la question suivante : « Que disent les gens du Fils de l'Homme ? » Réponse : « C'est Jean-Baptiste, ou Elie, ou Jérémie... » et Jésus demande encore : « Et vous ? que dites-vous que je suis ? » Réponse : « Le Christ, le fils du dieu vivant. » Cela prouve qu'on s'efforça, avant que les textes évangéliques soient définitivement fixés, de faire la différence entre deux personnages également célèbres ; Jean était le Fils de l'Homme, Jésus était le Christ fils de Dieu (Matth. XVI. 14, — Mc. VIII. 27).

Lorsque Hérode entendit parler de Jésus, il s'écria : « C'est Jean-Baptiste ! Il est ressuscité des morts et c'est pour cela qu'il se fait des miracles par lui » (1) ; ainsi le tétrarque pensait que ce Jésus était une réincarnation de Jean-Baptiste ou bien Jean-Baptiste ressuscité et que c'était la raison pour laquelle les puissances du ciel agissaient en lui (Matt. XIV, 1-2 ; — Marc VI, 14 ; — Luc IX, 7-9).

Si Justin, qui écrivait vers 159 et qui rappelait dans ses Apologies (XXXI, 7-8) le nom de tous les prophètes qui avaient annoncé le Christ, ne citait pas Jean, c'est peut-être parce qu'il savait que Jean était le Christ.

Jean privé de sa qualité de Christ

L'Evangile de Jean présente dans le passage (I. 19-26) qui nous rapporte le prétendu témoignage de Jean, une contradiction évidente. Le texte que nous lisons n'est pas primitif ; il a été remanié.

Des prêtres et lévites venant de Jérusalem demandèrent à Jean : « Qui es-tu ? » Jean répondit en avouant la vérité. « *Il confessa, il ne nia pas* » précise l'Evangile. On s'attend par conséquent à ce que Jean dise : « Oui, je suis... » Or, contrairement à ce qui est annoncé, on lui fait répondre : « Je ne suis pas le Christ », « Je ne suis pas Elie. » — « Es-tu le prophète ? » Il répondit : « Non. » — Ainsi nous sommes loin de la confession annoncée ; *nous nous trouvons précisément*

(1) Les miracles de Jean ont disparu des évangiles s'ils n'y figurent pas sous le nom de Jésus.

devant une triple négation alors qu'on nous a prévenu que Jean ne nia pas.

La réponse de Jean est si peu celle qu'on attend qu'un correcteur ajouta au texte : « Pourquoi donc baptises-tu si tu n'es ni le Christ, ni Elie, ni le prophète ? » mais là encore, la réponse du baptiseur ne nous satisfait pas. Jean reste à côté de la question : « Je baptise dans l'eau et il y a au milieu de vous quelqu'un que vous ne connaissez pas », aurait-il dit, sans préciser qu'il baptisait au nom d'un autre qui était un « dieu inconnu » aux juifs de Jérusalem.

L'objection qui lui est faite, et qui appelle une explication qui n'est pas donnée, prouve que — dès l'instant qu'il baptisait — on le prenait pour le Christ, pour Elie, pour le prophète.

Le texte primitif devait être à peu près le suivant : « Es-tu le Christ ? — Oui », devait répondre Jean-Baptiste. « Es-tu Elie ? — Oui. — Es-tu le prophète ? — Oui. » Devant des questions précises, il avouait ce qu'il était, il ne cherchait pas à biaiser, il ne niait pas, il répondait affirmativement. C'est l'Evangile qui nous en prévient. Les réponses de Jean ont été modifiées quand on a voulu faire de Jean le précurseur de Jésus, et de ce dernier le seul christ, le seul prophète, la seule réincarnation d'Elie.

La preuve en est facile à fournir. Déjà nous avons vu que Jean est plus qu'un prophète. D'autre part, l'Evangile de Luc (I, 17) fait prédire, par un ange, à Zacharie (futur père de Jean-Baptiste) que son fils « marchera devant Dieu avec l'esprit et avec la puissance d'Elie », qu'il sera la réincarnation d'Elie, prophéties qui n'ont pas été faites pour Jésus.

En retenant seulement la prédiction de l'ange et l'affirmation de Jésus, on peut penser que le témoignage de Jean que nous venons d'analyser a été complètement travesti par une école religieuse qui voulait diminuer le rôle joué par Jean aux origines du christianisme.

Une autre preuve, indirecte celle-là, se trouve dans le Livre mandéen de Jean. Les sept dieux planétaires apercevant Jean lui posent la question suivante : « Par la vertu de qui te tiens-tu là et à la louange de qui enseignes-tu ? » Il n'hésite pas à leur répondre : « Je me tiens là par la force de mon Père et à la louange de Celui qui est mon créateur... »

Ce passage, incompris ou dénaturé, a été mis au compte de Jésus dans Marc XI, 28 : Les sacrificateurs demandent à Jésus : « Par quelle autorité fais-tu ces choses et qui t'a donné l'autorité de les faire ? » Jésus ne répondit ni oui, ni non, il dit : « Je vous ferai une seule question et vous répondrai si vous me répondez » et il leur demanda : « Le baptême de Jean venait-il du Ciel ou des hommes ? » Quelle question étonnante ! Elle n'a rien à voir avec le contexte où il n'est nullement question du baptême ou de Jean. Est-ce vraiment Jésus qui la pose ? Ne serait-ce pas Jean « ressuscité » ? Et si c'est Jésus, pourquoi cette allusion au baptême de Jean ? L'emprunt au Livre mandéen apparaît comme très probable.

Bien entendu, les sacrificateurs gardent le silence et Jésus ne

leur dira pas au nom de qui il parle. Les correcteurs ont effacé les textes gênants.

Les disciples de Jean donnés à Jésus

D'après les évangiles, Jean-Baptiste administrait son baptême aux foules et il profitait de leur présence pour leur tenir des propos apocalyptiques. Mis à part les courts passages que nous a transmis Luc (III, 7, 8, 9, 11, 13, 14), les évangiles ne paraissent avoir rien gardé de la prédication de Jean, à moins qu'elle n'y figure sous le nom de Jésus.

On ne trouve pas non plus de miracles au nom de Jean dans nos évangiles et, cependant, Hérode en avait entendu parler.

De même, les disciples de Jean sont présentés (Jn I) comme se ralliant à Jésus dès leur première rencontre avec lui. Il n'y a nulle discussion avec Jean, tout semble se passer le plus naturellement du monde :

Un jour, Jean étant avec deux disciples, aperçut Jésus ; ses deux disciples le laissèrent là et suivirent Jésus. L'un des deux était André qui amena son frère Simon (Pierre) à devenir le troisième des disciples de Jésus. Le lendemain Jésus choisit comme quatrième disciple Philippe qui était de Bethsaïda, la ville d'André et de Pierre.

Philippe, à son tour, alla trouver Nathanaël qui devint le cinquième disciple de Jésus (Jn I, 35-40). Ce Philippe fait partie (selon l'appendice du IV[e] Evangile) des sept disciples de Jésus avec Jean et Simon avant d'être l'un des douze apôtres tardivement institués (1).

Ce récit est difficile à admettre ; peut-on croire, dans la réalité des faits, qu'en présence de leur maître les disciples aient suivi Jésus ? En revanche, si Jésus est un dieu qui leur apparaît et s'ils suivent ce dieu, ils ne font que suivre leur maître qui les a précédés dans cette voie ; Jean n'est nullement abandonné. Tout est clair si le dieu Jésus, humanisé après la mort de Jean à hérité sa biographie humaine.

Modification de la doctrine de Jean

On l'a remarqué (2), ce n'est pas un Messie historique qu'annonçait Jean-Baptiste, mais plutôt un messie apocalyptique à la manière du Fils de l'Homme des Paraboles d'Enoch. Or, Enoch (Anosh Utra) fut l'« envoyé » de la religion mandéenne. Quand l'Epître aux Hébreux (XI, 5) rappelle « qu'il fut transféré par la foi » il ressemble bien plus à Jean qu'à Jésus ; l'Evangile de Luc (III, 37) le place parmi les ancêtres du Christ. Pour Josèphe, qui ne relate pas sa mort, « il s'en alla à Dieu » (Ant. I, III, 4).

Le jugement messianique annoncé par Jean est exprimé sous la forme de deux images : celle du baptême de feu et celle

---

(1) Voir notre Cahier n° 9 sur « Simon » p. 11 et 12 à propos de Philippe.

(2) Goguel. Jean-Baptiste : p. 39, 41, 42.

de la moisson (« ...Il amassera le grain dans son grenier et brûlera la balle au feu qui ne s'éteint pas »). Le baptême de rémission et l'effusion du saint Esprit que l'on trouve dans les évangiles sont incompatibles avec le vrai baptême de Jean. Il s'agit ici de la destruction du monde par le feu, mythe iranien ; l'auteur des Gathas croit que dans l'incendie du monde Dieu reconnaîtra les siens et que les pieux seront vengés.

Nous pensons que les Juifs d'abord — peut-être par l'intermédiaire mandéen — empruntèrent l'idée du jugement de feu à l'apocalyptique mazdéenne. Comme l'a écrit Goguel (1) « l'enseignement messianique de Jean-Baptiste a donc un sens très différent de celui dans lequel l'a entendu la tradition chrétienne. Aussi n'y a-t-il pas lieu de douter que le texte de Marc qui réduit la déclaration de Jean-Baptiste à l'annonce du baptême d'Esprit et l'ampute de tout ce qui suit constitue une réduction du texte primitif et une adaptation aux idées courantes de l'Eglise » (2).

La conception d'un Messie apocalyptique exclut l'idée chrétienne d'un Messie qui ne paraît comme juge qu'après avoir vécu sur tere et donné sa vie pour la rédemption des pécheurs. « Jamais un chrétien n'aurait créé la formule de Mat 3/12 et de Luc 3/17. En tout cas, elle ne peut pas se rapporter à Jésus » (3).

La formule appartenait sûrement à Jean-Baptiste, nouvelle figure de cet Elie qui (selon Malachie IV, 5) devait être envoyé « avant que le grand et épouvantable jour du Seigneur arrive » pour en « préparer la voie. »

Pour le Jésus humain des chrétiens (Mc IX, 9-13), Elie est déjà venu mais Jésus lui oppose le Fils de l'Homme qui doit beaucoup souffrir et être méprisé et il rappela qu'Elie n'a pas réussi dans sa tâche. Il y a contradiction entre le rétablissement de l'ordre que devait accomplir Elie et la nécessité des souffrances du Fils de l'Homme. Jésus rejette Elie ou, tout en l'admettant, en l'estimant peut-être, il le complète, il continue et prépare d'une autre manière l'œuvre inachevée.

Et cependant Jésus sera pris pour Elie. Cela suppose qu'il a été substitué à Jean-Baptiste qui fut la dernière et véritable réincarnation d'Elie.

Cette substitution de Jésus à Jean fut accomplie après bien des vicissitudes ; elle est l'œuvre de l'Eglise chrétienne enfin unifiée ayant réduit au silence dans une large mesure les querelles entre les sectes chrétiennes.

Les traces de ces divergences d'opinion sont encore inscrites dans nos textes. Quand on lit ceux-ci, il faut chercher — même quand l'événement rapporté n'a probablement pas eu lieu — quelle était la pensée du rédacteur.

Or, il est certain que l'envoi ou le ralliement à Jésus des disciples de Jean, n'est pas conciliable avec les doctrines

(1) *Op. Cit.*, p. 39.
(2) — — p. 41-42.
(3) — — p. 42.

respectives de ceux-ci et de celui-là sur le Messie. En effet, Jésus répond aux disciples de Jean qui l'interrogent sur son rôle : « Heureux celui qui ne se scandalisera pas de moi » (Mat. XI, 2-6), « Tous les prophètes et la Loi ont prophétisé jusqu'à Jean » (13) « à partir de ce moment, le Royaume de Dieu est prêché et chacun s'efforce d'y entrer » (Luc XVI, 16), « le plus petit dans le Royaume des Cieux est plus grand que Jean » (Mat. XI, 12).

L'Evangile de Jean reconnaît qu'il y eut « dispute » entre disciples de Jean et disciples de Jésus, au sujet du baptême (III, 25-26).

La polémique entre chrétiens de Jésus et fidèles de Jean n'eut lieu qu'une fois assurés les progrès du judéo-christianisme. On voulut d'abord réduire le rôle de Jean, grandir Jésus, dénaturer la gnose en la matérialisant ; ensuite, l'Eglise romaine triomphante unifia les doctrines et fit de Jean un précurseur, ce qui était vrai historiquement mais non pas dogmatiquement ; elle fit dire alors à Jésus que Jean était plus qu'un prophète et que, parmi ceux nés de la famme, il était le plus grand.

Ainsi furent vaincus « les menteurs qui niaient que Jésus soit le Christ » (I Jn II, 22), « ceux qui ne voulaient pas admettre le Jésus de chair » (IV, 2).

Jean et Jésus, deux figures du même personnage

Il semblerait que le Jean mandéen, transformé en Jean-Baptiste par certains milieux juifs, ait été ensuite interprété par les gnostiques avant de devenir chrétien. Certains passages des écritures ne peuvent être compris que des doctrines gnostiques.

D'après Justin, Jésus est seul à son baptême quand la voix du Seigneur lui dit : « Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui. » De même dans le récit de la « Pistis Sophia », Jésus est seul et déclare : « Mon père m'a envoyé l'Esprit saint sous forme d'une colombe. » De son côté Celse, selon Origène, ne connaît qu'un personnage lors du baptême de la colombe ; celle-ci a tenu le rôle du jeune dieu mandéen, Manda d'Haije.

Selon Matthieu, Jean ne veut pas baptiser Jésus. Celui-ci dit : « Laisse faire » et Jean laisse faire, ce qui permet de croire que Jean n'a rien fait et que Jésus a opéré seul.

Dans Luc, la situation est plus claire ; Jean ne baptise pas Jésus ; même s'il le voulait, il ne le pourrait pas car il est en prison. Jésus a été baptisé, certes, mais par la colombe qui est descendue du ciel.

On peut légitimement penser qu'il n'y avait qu'un homme au baptême en question ; c'était Jean-Jésus, celui-ci incarné dans celui-là, le baptême consistant dans la descente de l'un dans l'autre.

Selon Irénée, Cérinthe disait qu'un Eon nommé Christos s'était uni par le baptême à l'homme nommé Jésus et l'avait quitté sur la croix.

L'être divin Jésus avait pour corps l'homme Jean. Le pro-

phète humain Jean portait en lui le Christ. Jean-Baptiste marque bien la différence (en Jean III, 31) : « Celui qui vient du ciel est au-dessus de tous, celui qui vient de la terre est terrestre et dit des choses terrestres... » et il se considère comme le Fils de Dieu (III, 33, 36).

De même Jésus suggère (Matth. XVI, 14, Mc VIII, 27) que lui, Jésus, est le Fils de Dieu tandis que Jean est le Fils de l'Homme.

Par la suite, Jean devait devenir un christ et Jésus un homme. Il y eut confusion entre la légende divine de l'un et la biographie humaine de l'autre.

Un passage de nos Ecritures est significatif à cet égard ; il se trouve dans l'Evangile de Jean (XVII, 3).

Jésus prie et il dit : « La vie éternelle consiste à te connaître, *toi le seul vrai dieu et Jésus-Christ que tu as envoyé.* » Or, Jésus ne peut parler ainsi de lui-même ; ce passage est la preuve que la prière émanait primitivement d'un autre personnage ; si elle appartenait à Jésus, le texte original devait viser « le seul vrai dieu *et Jean* que tu as envoyé » ; si elle était dite par Jean, elle ne pouvait comporter l'indication de Jésus (ni surtout, de Jésus-Christ).

On doit reconnaître qu'elle est tout à fait conforme à la doctrine mandéenne ; on y aperçoit nettement le dualisme (opposition entre le Monde et Dieu, entre l'époque où le Monde n'existait pas et l'époque présente) et le dieu inconnu de la gnose.

Nous avons vu qu'au moment de son baptême par Manda d'Haije, Jean, ayant reçu le vêtement de gloire, monte au pays de lumière en récitant la prière qu'apprendront tous les hommes sur qui le nom de la Vie a été prononcé. Or, la prière prêtée à Jésus indique bien qu'elle est récitée par quelqu'un qui meurt ou par l'âme d'un fidèle déjà mort à la terre : « ...Je t'ai glorifié sur la terre en accomplissant l'œuvre que tu m'avais donnée à faire... Rends-moi la gloire que j'avais auprès de toi avant que le monde fût... Je ne suis plus dans le Monde... je retourne auprès de toi... Quand j'étais avec eux (les disciples), je les ai gardés par ton nom... Ceux que tu m'as donnés, ô Père, je désire que là ou je serai ils y soient aussi avec moi afin qu'ils voient ma gloire, celle que tu m'as donnée parce que tu m'as aimé avant la création du Monde... »

Seul, l'évangile selon saint Jean donne cette prière.

L'Evangile de Luc (XI. 1) nous apprend qu'un jour les disciples de Jésus lui demandèrent : « Seigneur, enseigne-nous à prier *comme Jean l'a aussi enseigné à ses disciples.* » C'est alors qu'il leur récite, non pas la prière précédente mais celle que connaissent aujourd'hui tous les Chrétiens : « Père, que ton nom soit sanctifié... » Il est remarquable que, mis à part les évangiles, les écrits du Nouveau Testament ne donnent pas le texte et ne parlent pas d'une prière du Seigneur. Seule, la Didaché (VIII) commande de répéter cette prière trois fois par jour, mais laquelle ?

Matthieu (VI, 9-13) et Luc (XI, 2-5) donnent le second texte mais dans des conditions différentes ; c'est ainsi que Matthieu l'insère dans le sermon sur la montagne au lieu de le donner

en réponse à une demande des disciples. D'autre part, il semble que le premier s'accorde mieux avec la pensée de Jean et avec celle qu'un apocryphe lui prête : « Dieu, rends-moi digne de ton royaume et de m'y réjouir, Dieu, montre-moi le baptême de ton Fils... »

⁂

Que Jésus et Jean aient été deux personnages complémentaires, différenciés par la suite en deux hommes, cette hypothèse trouve d'autres points d'appui dès que l'on examine dans les détails la vie de l'un et ce qui nous est rapporté de l'autre.

Reprenons par exemple le récit de la naissance de Jean tel qu'il nous est donné par Luc, c'est-à-dire sans tenir compte de l'interpolation que nous avons signalée.

Il nous est conté qu'au temps d'Hérode vivait un vieux prêtre, Zacharie (ou « Jéohvah se souvient »). Ce nom avait déjà été porté par un prophète ayant vécu sous Darius et ayant baptisé d'eau. Ce Zacharie de Luc, qui appartenait à la classe d'Abia et d'Aaron, était de la race de David ; il souligne lui-même son origine en chantant un cantique proclamant que Jean est né dans la maison de David.

Sa femme Elisabeth (dont le nom signifie promesse d'Iaveh ou d'Eli), vieille elle aussi et stérile, est issue des filles d'Aaron.

« Zacharie - Elisabeth » désigne symboliquement un couple idéal, car ces deux noms couplés signifient que « Dieu se souvient de sa promesse ».

L'ange Gabriel (« Homme de Dieu ») apparaît à Zacharie (comme il était apparu à Daniel) et lui annonce qu'Elisabeth enfantera d'un fils dont le surnom sera Ioannès que nous traduisons par Jean. Celui-ci sera consacré à Dieu et ne boira ni vin ni boisson fermentée, « il sera grand devant le Seigneur ».

Plus tard, l'archange va trouver une vierge : Marie, qui est fiancée à Joseph (également de la maison de David) et lui annonce un fils qu'elle surnommera Jésus.

Arrêtons-nous un instant sur ces deux femmes entre lesquelles l'Evangile et l'ange établissent non seulement un lien de parenté, mais une similitude de situation, et considérons un autre texte — antérieur à l'Evangile — l'Epître aux Galates (IV, 22-28).

Il y est écrit qu'Abraham eut deux fils, l'un de l'esclave Agar, selon l'ordre naturel, l'autre de la femme libre Sarah en vertu de la promesse (mot qui nous ramène à Elisabeth). Ces deux femmes sont l'allégorie des deux alliances, l'esclave étant l'alliance du mont Sinaï et représentant la Jérusalem actuelle qui est en esclavage et qui engendre Ismaël, l'autre étant « notre mère, la Jérusalem céleste, la femme libre et stérile » qui engendre par miracle Isaac quand Abraham (1) a cent ans.

La ressemblance avec l'histoire évangélique est frappante :

---

(1) « Abraham » est sans doute une forme d' « Abram », père suprême, patriarche, et peut symboliser Dieu.

Elisabeth, vieille et stérile, correspond à Sarah, *être céleste* qui aura un *fils selon l'esprit.* Marie, *en état d'esclavage* dans la Jérusalem *terreste,* comme Agar, aura un *fils selon la chair.* Quant à Abraham, on peut l'assimiler au Dieu juif.

On comprend alors pourquoi Marie va vers Elisabeth ; elle lui est inférieure ; elle est sa représentation terrestre. Il n'y a qu'une seule mère et qu'un seul enfant. Marie-Elisabeth (Marie selon le monde, Elisabeth selon l'esprit), et Jésus-Jean (Jésus selon la chair et Jean selon la promesse). Nous rejoignons notre hypothèse mais en inversant les termes.

Ainsi deux mères qui s'identifient, deux enfants qui présentent de nombreuses similitudes. Les deux pères seraient-ils également le même personnage ?

On connaît le Zacharie symbolique mais que sait-on de Joseph ? Son nom signifie « Dieu s'accroît » ; il apparaît cinq fois dans Matthieu, toujours dans le chapitre I qui tranche sur le reste de l'Evangile, et n'est pas mentionné dans Marc ou dans Jean. En Mat. I, 16, il en est parlé comme d'un homme connu : c'est l'époux de Marie mais, en XII, 46, Matthieu ne mentionne que la mère de Jésus et ses frères, il oublie son père. Marc, nulle part, ne se réfère à Joseph. Le IV^e^ Evangile ne cite le nom que deux fois.

Luc mentionne Joseph sept fois mais seulement dans les chapitres 1-4 et, parfois, il s'agit d'expressions comme le « fils de Joseph » auxquelles correspondent dans les autres Evangiles : le fils du charpentier.

Il est évident que la plus ancienne tradition catholique ne connaissait rien du père de Jésus ; elle croyait qu'il avait été charpentier mais n'était pas sûre du nom.

Certains passages suggèrent que « Jésus fils de Joseph » était une expression courante dans certains milieux de la tradition. Mais cette expression peut vouloir dire « de la maison de Joseph » et il faut se souvenir de la croyance juive selon laquelle le précurseur du Messie fils de David serait un Messie fils de Joseph. Cette croyance est d'ailleurs postérieure à Jésus et il y a là sans doute une allusion d'ordre polémique.

Le personnage de Joseph paraît donc avoir été inséré tardivement dans les Evangiles pour modifier religieusement une généalogie mais rien n'indique l'existence réelle de ce père qui ne joue aucun rôle dans la conception du Christ ni dans son existence et qui disparaît de la scène évangélique très rapidement.

Nous n'avons même pas à supposer que Zacharie et Joseph constituent le même personnage. Joseph n'a aucune consistance et Zacharie est symbolique.

Mais la situation est encore plus simple malgré la complication que nous allons signaler.

Le texte de l'Epître aux Galates que nous avons cité a été interpolé. Les phases primitives de Marcion ont été corrigées dans un sens catholique par les scribes qui ne pouvaient pas tolérer des affirmations gnostiques et antijuives.

Le texte primitif de Marcion était le suivant :

« *Ceci est une allégorie.* Il s'agit de deux manifestations : — l'une qui, du Mont Sinaï à la Synagogue des Juifs, enfante pour l'esclavage selon la Loi, — l'autre qui, plus haut que toute Principauté, Vertu, Domination, et que tout Nom nommé, enfante en cet Age-ci et dans l'Age futur l'Eglise Sainte promise à nous et qui est notre mère. »

Donc, primitivement, l'Ecriture sainte ne parlait nullement d'alliance, mais au contraire de deux manifestations différentes et toutes deux symboliques. Le fait confirme la dualité primitive des deux « fils » et il est corroboré par les généalogies différentes de Matthieu et de Luc.

Celle-ci remonte de Jésus à Adam, l'autre fait descendre Jésus d'Abraham. Jésus se trouve écartelé entre une origine divine et une naissance terrestre.

⁂

Pour les gnostiques qui lisaient la « Pistis Sophia » (11 à 15, Ch. CII et VIII, éd. Schmidt) le mythe de la double nativité s'exprimait sous une forme moins matérielle et plus cohérente : l'ange Gabriel — apparence du Jésus de la gnose — jette en Elisabeth une *vertu* qu'il a reçue du petit *Iao* le Bon et lui donne également *l'âme d'Eli.* Le Jésus évangélique ne l'ignorait pas puisqu'il affirmait que Jean-Baptiste était Eli.

Ensuite, Gabriel jette à Marie le *corps* qu'il a porté en Haut et (au lieu de l'âme) *la vertu* du grand Sabaoth le Bon, avec les douze vertus des douze sauveurs du Trésor...

Quand Jésus, revenu sur terre, instruit ses disciples sur le mont des Oliviers, Marie lui dit : « La *Pitié* et la *Vérité* se sont rencontrées, la *Justice* et la *Paix* se sont baisées... Lorsque tu étais petit, avant que *l'Esprit* ne soit descendu sur toi, alors que tu te trouvais dans la vigne avec Joseph, *l'Esprit* est venu à moi, dans ma maison, te ressemblant et il m'a dit : « *Où est Jésus mon frère ?...* » J'étais embarrassée... je pensais que c'était un fantôme... Je le pris, je l'attachai au bord du lit..., j'allais vous chercher... nous entrâmes dans la maison... *l'Esprit* se délia et t'embrassa, *te baisa et toi aussi tu le baisas et vous devîntes une seule et même personne.* »

Marie explique ensuite son langage ésotérique : « *La Pitié, c'est l'Esprit* descendu des hauteurs, *la Vérité c'est la Vertu qui a habité en moi venant de Barbelo* (la mère des vivants) et qui est devenue ton corps hylique (matériel). *La Justice,* c'est ton Esprit qui a porté tous les mystères pour les donner aux hommes par le *baptême.* La *Paix,* c'est la vertu qui a habité en ton corps hylique selon le monde afin de le rendre étranger au péché et en paix avec ton esprit. *La Pitié et la Vérité se rencontrant, c'est toi lorsque tu as rencontré Jean au jour du baptême.* La Justice et la Paix, c'est encore Toi et Jean, la Vérité a fleuri sur terre, la Justice a regardé du haut du ciel... ...la Vérité c'est la Vertu qui était en Elisabeth, c'est-à-dire Jean. »

Jésus répond à Marie : « Courage, c'est bien, c'est là l'expli-

cation de toutes les paroles au sujet desquelles ma vertu de lumière a prophétisé autrefois par David le Prophète.»

Ainsi, nous apprenons que l'ange Gabriel est un aspect du dieu gnostique Jésus, et — révélation bien plus importante — que Jésus s'identifie au Jean terrestre de même que le prophète Jean ne fait qu'un avec le Jésus céleste ; *Jésus c'est Jean, et réciproquement.*

Les lecteurs de la Pistis Sophia étaient des gnostiques, peut-être des ophites tardifs qui commençaient déjà (vers 200-250) à être christianisés.

⁂

Dans ces conditions, il est naturel que Jésus, transformé en homme, emprunte les propres paroles de Jean :

Matth. 3/7. Jean-Baptiste dit aux Pharisiens et aux Sadducéens : « Race de vipères, qui vous a appris à fuir la colère à venir ? »

Matth. III/10. Jean-Baptiste continue : Tout arbre qui ne produit pas de bon fruit est coupé et jeté au feu.

Matth. III/2. Jean-Baptiste prêchait disant : Repentez-vous car le Royaume des cieux est proche.

Marc. I.8. Jean disait : Moi je vous ai baptisés d'eau mais lui vous baptisera d'Esprit saint.

Matth. 23/33. Jésus dit aux scribes et aux Pharisiens : « Serpents, engeance de vipères éviterez-vous la condamnation à la géhenne ? »

Matth. VII/19. Jésus dit : Tout arbre qui ne produit pas de bons fruits est coupé et jeté au feu.

Matth. IV.17. Jésus se mit à prêcher disant : Repentez-vous car le Royaume des cieux est proche.

Actes I.5. Jésus disait : Car Jean a baptisé d'eau mais vous serez baptisés d'Esprit saint d'ici peu.

Il arrive même que Jésus se prenne pour Jean :

Jean I.33, annonce que celui sur qui il verrait descendre l'Esprit saint ce serait celui-là qui baptiserait d'Esprit.

Selon Jean (I.32), c'est Jean-Baptiste qui a vu les cieux s'ouvrir et l'Esprit descendre comme une colombe.

Actes I.4-5. Jésus recommande d'attendre la promesse du Père « que vous avez, dit-il, entendue de ma bouche car Jean a baptisé d'eau mais vous serez baptisés d'Esprit saint d'ici peu. »

Selon Marc, Matthieu et Luc, c'est Jésus.

⁂

Quand on veut bien lire l'Evangile sans parti pris on se trouve devant une thèse gnostique.

En voici quelques exemples :

1. — A l'occasion des Noces de Cana (Jn, II, 1-12), Jésus ose répondre à sa mère « Qu'y a-t-il de commun entre toi et moi, femme ? » Non seulement il avoue ainsi qu'aucun lien n'existe entre eux mais il souligne que Marie est une femme comme les autres, qu'elle n'est pas sa vraie mère.

Le Christ ne doit rien à la chair, rien à David, rien à Marie,

rien à Bethléem ou à Nazareth. C'est un pur esprit descendu directement du ciel. Il a pris une apparence de corps en s'incarnant mais ce corps n'est pas « Lui », la mère de ce corps n'est pas sa mère.

Il n'est pas né comme les autres « hommes », il n'a pas eu d'enfance, il est descendu du ciel l'an 29 de notre ère, au moment où il a commencé sa vie publique.

2. — Le IVe Evangile (XIII, 23) contient le passage suivant : « un de ses disciples — celui que Jésus aimait — reposait « *dans le sein* » de Jésus » (1).

Les commentateurs, pour expliquer cette attitude inconcevante, ont rappelé que dans l'antiquité, on mangeait couché ; ils précisent même que si les convives étaient un peu serrés la tête de l'un pouvait être sur la poitrine du voisin.

Ne s'agirait-il pas plutôt de *l'esprit enfermé dans le corps* du Christ gnostique, c'est-à-dire incarné dans l'homme-Jésus ? On nous le dit ; il est question du disciple bien-aimé, donc de Jean. Or, quand l'homme-Jésus sortit du Jourdain au baptême, une voix proclama (Marc I, 11) : « Voici le fils bien-aimé en qui je me complais. » Jésus est ici le Christ-Jean selon la chair ; Jean est l'envoyé divin selon l'esprit (2).

Continuons notre lecture en XIII, 27 : « Et quand Judas eut reçu le morceau, alors *Satan entra en lui.* » C'est le même système qui continue parce que l'esprit du bien et l'esprit du mal ,tous les deux incarnés, s'affrontent par l'intermédiaire des deux hommes Jésus-Jean et Judas-Satan.

3. — Analysons maintenant une dernière scène. Jésus est sur la croix. Près de celle-ci se tient sa mère. Le nom de *Jean n'est pas cité* mais Jésus, voyant « *près de sa mère* le disciple qu'il aimait », lui dit : « Femme, voilà votre fils » et il dit au disciple : « Voilà votre mère. » Une fois encore il s'abstient de nommer Jean mais il ne peut s'agir que de Jean.

En réalité, la scène qui nous est décrite s'interprète aisément. Le corps de Jean-Jésus est sur la croix, Marie à ses pieds. C'est le Christ spirituel, Jésus, qui parle ; il s'adresse à *la femme* qui ne lui est rien. Il lui rend le corps de son fils, le corps de Jean, la dépouille mortelle qu'il avait empruntée jusque-là. Lui, l'esprit, il va retourner au ciel. Il laisse les « morts » ensemble, il dit au corps : « Je te confie à ta mère terrestre » : « *Et il rendit l'esprit* », l'esprit s'en alla.

Il y a une confusion constante entre le corps et la vertu qui s'y trouve enfermée, entre Jésus et Jean.

Un document gnostique « Le livre de Baruch » prouve que cette interprétation est la bonne ; il y est écrit que Jésus laissa sur la croix le corps qu'il tenait de sa mère et monta vers le Dieu Bon en disant : « Femme, prends ton Fils » puis il

(1) Voir dans le même sens le préambule du IVe Evangile (I. 18) : « Le Fils unique, qui est dans le sein du Père, est celui qui nous a fait connaître Dieu. »

(2) Si le corps humain du Christ est Jean, le récit de la Cène s'appliquait d'abord à Jean.

remit son pneuma entre les mains du Père et s'éleva vers le Bon. Ce livre étant écrit vers 150, le passage de l'Evangile de Jean (XIX, 26) qui s'en inspire est donc tardif.

Ce qui déroute notre logique moderne, c'est que dans nos textes chrétiens, un être unique parle tantôt du point de vue spirituel, tantôt du point de vue humain. Quoique incarné en Jean, l'esprit Jésus parle de son côté et l'homme Jean du sien ; ils établissent même le dialogue. Rappelons qu'au Moyen Age la mode n'était pas encore passée d'écrire des « Dialogues de l'âme et du corps ».

Longtemps avant Jésus, Mardouk et Osiris les dieux immolés priaient, quoique morts, leur divin Père de les ressusciter.

4. — Vers 170-180, le premier commentateur du Nouveau Testament, le gnostique HERACLEON, identifiait Jean-Baptiste au démiurge qui, sous la direction du Logos, formait le Cosmos, mais — contrairement à la doctrine gnostique — c'était un démiurge qui reconnaissait la supériorité du Christ.

5. — Les confusions entre les récits peuvent provenir de la variété d'interprétation du mythe gnostique de la descente du Christ dans le monde.

D'après ce mythe, le Logos, fils de Dieu, s'unissait à la Sagesse SOPHIA et prenait une apparence humaine ou s'incarnait dans un corps d'homme pur.

Or, les gnostiques eux-mêmes différaient d'avis entre eux sur le moment de cette union d'esprits ou mariage mystique. Les noces de l'Eon Christ et de la Sagesse avaient lieu : soit à la naissance (Naassènes, Pistis Sophia), soit quand le Christ avait vingt ans (Justinien), soit plus généralement au moment de son baptême.

Le baptême au Jourdain et les noces de Cana sont des vestiges déplacés du texte primitif gnostique et font ainsi double emploi avec les récits de naissance.

Il semble ne rester de la descente du Christ à la naissance que la scène de la Nativité de Jean devenue celle de Jésus, laquelle est postérieure au récit des noces ; les premiers chrétiens ne la connaissaient pas.

⁂

En résumé, quand Jean et Jésus vont naître à la même époque, leurs deux pères — ou plutôt les hommes qui vont en tenir l'emploi — n'y sont pour rien et ne s'y attendent pas ; Zacharie est de la classe d'Abia comme le sera Joseph ; Elisabeth est de la famille d'Aaron comme Marie. C'est le même ange qui vient annoncer aux deux mères la future naissance et qui la leur commente ; Elisabeth et Marie sont d'ailleurs parentes extrêmement proches ; aucune des deux n'est en état d'enfanter. Les deux naissances sont un miracle, les deux enfants sont grands devant le Seigneur auquel ils sont consacrés, tous les deux descendent de David ; les deux mères chantent le même cantique.

Quoique les écritures tiennent à séparer Jésus de Jean, on

les retrouve ensemble au Jourdain ; ils se rendent de mutuels hommages, les disciples de Jean sont ceux de Jésus ; celui-ci continue le baptême de Jean, il accomplit des miracles comme Jean et prononce les mêmes paroles ; tous deux sont appelés « Rabbi » ; on croit de chacun qu'il est le Messie ou le Christ ou Eli ou le Fils de l'Homme, on se demande si Jésus n'est pas Jean ressuscité ; c'est le même prince, Hérode, qui les fait mettre à mort tous les deux ; le peuple a cru à la résurrection de l'un comme de l'autre.

Ils sont morts d'une manière semblable ; l'exposition de la tête après décollation était une forme de crucifixion.

L'ensemble de ces faits permet d'estimer que Jésus et Jean ont constitué un seul personnage ou deux types d'un même personnage, ou que le récit de la vie de l'un est la copie de la légende de l'autre.

⁂

D'autres présomptions viennent à l'appui des faits exposés ci-dessus :

Les « *Constitutions Apostoliques* », attribuées à Clément Romain, déclarent en I, VIII.35) que : « Jacques, frère du *Christ selon la chair*, son serviteur comme *Fils unique de Dieu*, évêque de Jérusalem, fut ordonné par le Seigneur lui-même et par les apôtres. »

Constatons d'abord que le Christ est ici considéré de deux poins de vue : 1°) selon la chair (l'homme), 2°) selon l'Esprit (Fils unique de Dieu), ce qui confirme notre hypothèse de la distinction entre le corps et l'âme divine qui vient s'y incarner, c'est-à-dire de la différence entre Jean et Jésus. Observons également qu'il est parlé du Christ ou du Seigneur mais non de Jésus.

Analysons maintenant le texte ci-dessus : Jacques était fils de Zébédée et de Salomé, comme Jean dont il était par conséquent le frère (Matth. IV, 21).

Si Jacques est frère du Christ selon la chair, c'est que le Christ a pour père Zébédée, ce qui signifie que ce père porte les deux noms de Joseph et de Zébédée et, comme celui-ci n'a que deux fils, Jacques et Jean, Jean est le Christ. Selon Marc (VI, 3), Jésus était fils de Marie et frère de Jacques, ce qui laisse place à l'identification de Marie avec Salomé.

Un autre texte paraît confirmer ces rapprochements : — un moine du IX^e^ siècle, Georges Hamartolos, écrivant sa chronique (III, 134.1) relatait que Jean l'apôtre fut un martyr « car « Papias dans le second livre de ses Logia dit que Jean fut « mis à mort par les Juifs, accomplissant ainsi avec son frère « la prophétie du Christ les concernant... » Il s'agit ici du passage de Marc X, 38 et s. qui est, en fait, cité immédiatement après, et qui vise Jean et son frère Jacques.

Cette déclaration du moine, qui paraissait suspecte, se trouva confirmée quand la phrase suivante, provenant d'un épitome datant du VII^e^ ou VIII^e^ siècle et probablement inspiré de la Chro-

nique de Philippe de Side (vers 430), fut publiée : « Papias « dit, dans son second livre, que Jean le Divin (c'est-à-dire « l'apôtre) et son frère Jacques furent tués par les Juifs. »

Or, nous savons d'autre part (Marc VI, 3) que Jacques était frère du Seigneur avec Joses, Simon et Jude. Le Seigneur était donc Jean « le Divin » puisque — tout en étant frère de Jacques — il n'est pas cité parmi les frères du Seigneur.

Dédoublement de Jean : le précurseur et l'apôtre

Il est probable qu'avant de remplacer Jean par Jésus on fit de Jean un disciple de Jésus puis, comme cette fonction de disciple était incompatible avec celle de précurseur, on considéra plus tard qu'il s'agissait de deux personnages différents.

Lorsque le Jean primitif, gnostique, fut adopté par les Juifs, par les Chrétiens et par d'autres sectes, les uns réduisirent son rôle de précurseur à celui d'un prophète qui annonçait Jésus et qui mourait quand celui-ci commençait son ministère ; rien ne s'oppose à ce que d'autres, au contraire, refusant d'admettre que Jean ait précédé Jésus, aient fait de Jean un disciple de Jésus le meilleur, le préféré.

Au surplus, le baptiste et l'apôtre étaient tous deux contemporains du Christ et prêchaient sa doctrine ; le second devait baptiser comme le premier et le titre de baptiseur lui convenait autant qu'à l'autre ; on peut s'en rendre compte en examinant l'emploi qui est fait de cette appellation dans les évangiles.

L'expression le Baptiste est particulière à Matthieu ; contrairement à ce qu'on pourrait attendre, cet évangéliste ne dit « Jean » tout court que dans la seule scène où le mot « baptiste » paraîtrait s'imposer : celle du baptême de Jésus. Marc n'emploie le mot « baptiste » que pour la scène de la décapitation. Luc n'utilise l'épithète qu'à l'occasion du message de Jean à Jésus. Le IVe Evangile ne l'utilise jamais.

On pourrait aussi penser que le qualificatif a été ajouté au texte primitif pour des nécessités doctrinales, en vue de différencier par exemple les deux aspects de Jean, ce qui aboutit à le dédouber.

Qu'il n'y ait eu qu'un seul Jean, certains textes nous en apportent la preuve indirecte. Le premier chapitre de l'Evangile attribué à saint Jean ne parle que de Jean baptiseur ; c'est lui qui est appelé pour être témoin (I, 7) ; l'Evangile est son témoignage (I, 10) ; cet Evangile ne connaît pas d'autre évangéliste que le baptiste lui-même et il reste silencieux sur son emprisonnement et sa mort. Pour le IVe Evangile, il n'existe qu'un Jean à la fois prophète, apôtre, évangéliste.

Georges ORY

Le Gérant : Georges Ory

Imp. R. Leroy, La Ferté-Macé - Orne Dépôt légal : 1956 2e trim.